

M. l'avocat-général Partarieu-Lafosse se trouve surtout dans le passage que nous venons de citer, une offense au Roi, et il a exprimé le regret que l'arrêt de la chambre d'accusation qui a déterminé la nature de la prévention ait laissé imprimer les outrages que le Bardoison avait prodigués à la révolution de juillet.

Mme. Guillemin, défenseur du prévenu, a reproduit les explications fournies par son client dans le cours de l'instruction, et il a soutenu que la variante de la "Parisienne" n'était pas l'œuvre du rédacteur, mais qu'on ne devait y voir qu'une simple erreur typographique, ERRATUM qu'il avait, le lendemain, réparé autant qu'il était possible. Il s'est ensuite attaché à prouver que c'était avec raison que le Bardoison avait déclaré impossible l'érection d'un monument dédié à la révolution en présence du cynisme des apostasies, du système de la résistance et de la violence hautement avouée à la tribune parlementaire enfin en présence des poursuites vexatoires qu'à chaque instant le parquet dirigeait contre la presse.

Malheureusement pour le prévenu, le jury a remarqué que ERRATUM, bien que publié le lendemain du jour où avait paru le numéro incriminé, était cependant postérieur à la saisie de ce numéro; aussi M. Desrivaux a été déclaré coupable d'offense envers le Roi. La Cour l'a condamné à six mois de prison et à 3000 francs d'amende.

## ANECDOTE,

### SINGULIERE PREUVE D'AMOUR.

Un Négociant de Londres, après avoir fait une fortune considérable dans le commerce, acheta une belle terre à quelques lieues de la Ville et se retira dans le château qui en dépendait. Il était philosophe; non de cette philosophie qui consiste dans le mépris de ce qui a toujours été respectable, mais il était bon, humain, ami des malheureux et pratiquait la vertu, aussi bien que le permettent les faiblesses de l'humanité. Le propriétaire de la terre qu'il avait achetée, était ce qu'on appelle un homme du monde, s'occupant beaucoup de ses plaisirs et nullement des besoins de ses vassaux. En sorte que le bon M<sup>r</sup>. BELTON (c'était le nom de notre marchand) trouva beaucoup de bien à faire et de misères à soulager, lorsqu'il eut pris possession de son château. Il s'en occupa activement on le voyait sans cesse parcourant le village et ses environs; s'informant de la situation de chaque famille et les aidant de sa bourse et de ses conseils.

Ses occupations charitables n'empêchaient pas le nouveau propriétaire de visiter les familles aisées de son voisinage. Parmi ce nombre se trouvaient une veuve respectable et sa fille qui habitaient une jolie maison à peu de distance de chez lui. La société de cette Dame lui plaisait beaucoup, il se passait peu de jours sans qu'il les visitât peu-à-peu les charmes de Miss JENY et ses aimables qualités firent une vive impression sur son cœur. Il n'avait jamais été marié et son âge n'était pas encore assez avancé pour lui ôter l'espoir de laisser ses grands biens à ses héritiers directs. Il se laissa donc aller au penchant qui l'entraînait, dans l'espoir de faire partager ses sentimens à celle qui les lui avait inspirés.

Après avoir continué ses visites, pendant un certain temps, il crut remarquer que la jeune personne ne le voyait pas avec indifférence et il prit le parti de la demander en mariage. Miss Jenny écouta sa proposition avec modestie et attendrissement; des larmes s'échappèrent même de ses yeux, mais tout en avouant qu'elle avait pour lui beaucoup d'estime et une tendre amitié, elle refusa positivement de se marier. Il eut beau la presser, lui demander les raisons de son refus, il ne put tirer d'autre réponse, sinon qu'elle avait renoncé au mariage. Désespéré de voir s'évanouir toutes ses projets de bonheur, M. Belton espéra que le tems et la persévérance vaincraient enfin la résistance de Jenny. Six mois se passèrent de la sorte et notre malheureux amant n'en était pas plus avancé, il résolut enfin de pénétrer la cause d'un refus si extraordinaire et un jour qu'il était seul avec la jeune personne, il la pressa tant, il lui peignit ses sentimens avec tant de force qu'elle ne put se contenir d'avantage. Elle lui avoua donc en fondant en larmes, qu'elle s'estimerait heureuse de devenir son épouse, mais que l'obstacle qui s'opposait à leur mariage était une jambe de bois qu'elle portait à la suite d'un accident qui lui était arrivé, il y avait plusieurs années.

Eh! quoi dit M. Belton c'est là ce qui vous fait résister depuis si longtemps à mes vives sollicitations! j'admire certainement les grâces qui règnent dans votre personne, mais ce n'est pas ce qui a déterminé mon choix. — Ce que j'aime en vous c'est votre amabilité et surtout la bonté de votre cœur. N'opposez donc pas d'avantage un vain obstacle à notre commun bonheur. Jenny lui répondit qu'elle était persuadée qu'il parlait sincèrement

mais qu'il ne penserait plus de même, après quelques ans de mariage. Enfin elle persista dans son refus, enfin, M. Belton employa l'éloquence de la mère, elle ne put faire changer la détermination de sa fille. Notre amant, au désespoir de voir renverser l'édifice de son bonheur parce qu'il appelait une bagatelle, conçut un singulier projet pour vaincre les scrupules de Miss Jenny. Il partit un jour pour Londres, et à peine arrivé, il manda le plus habile chirurgien de la Ville. Celui-ci le trouva dans l'appartement le plus reculé de sa maison. Etant entré le maître du logis ferma la porte à double tour et mit la clef dans sa poche, ensuite il ouvrit une armoire et il en tira deux pitolets et une bourse pleine d'or. — Monsieur dit-il au chirurgien ébahi, vous voyez cette bourse: elle contient 200 guinees, qui sont à vous si vous faites de bonne grâce ce que je vais vous demander, mais si vous vous y refusez: voici des armes qui sauront vous y contraindre. Le service que j'attends de vous est peu de chose, il s'agit seulement de me couper cette jambe. Le chirurgien prenant la parole lui demanda si le membre était gangrené ou enfin s'il était atteint de quelque mal qui exigeait cette opération. "Cette jambe est parfaitement saine, répondit M. Belton, mais elle est un obstacle à mon bonheur et je prétends que vous me la coupiez." Le pauvre docteur résista longtemps, mais à la fin il fut obligé de céder et il se mit en devoir de faire l'opération avec toute la dextérité, dont il était capable. Quand tout fut terminé, je vous remercie, dit M. Belton, vous êtes très habile et voici les deux cents guinees que je vous ai promises, ne manquez pas de venir me soigner."

Quand il fut entièrement rétabli notre amputé s'empressa de retourner à sa campagne, après s'être fait faire une jambe de bois qui imitait parfaitement celle qu'il s'était fait couper. A peine arrivé, il se fit conduire chez Miss Jenny et après les premiers complimens, il renouvela sa demande, même refus de la part de Jenny, fondé sur les mêmes raisons. Alors notre homme lui dit: "puisque vous n'avez que cette raison pour vous opposer à notre mariage, je me flatte que mon bonheur est maintenant assuré, voyez..." en même tems il découvrit sa jambe de bois, à cette vue la pauvre Jenny s'évanouit, revenue à elle, un torrent de larmes prouvait combien elle était désolée d'avoir été la cause involontaire de cette singulière résolution et étant devenue bientôt après l'épouse de M. Belton elle s'attache à faire son bonheur et elle y réussit si bien que jamais son mari ne regretta sa jambe.

## L'IMPARTIAL.

### VILLAGE DE LAPRAIRIE.

JEUDI SOIR, 19 MARS, 1835.

Nous adressons nos sincères remerciemens aux personnes qui, depuis l'établissement de notre JOURNAL, nous ont favorisé de leur souscription. Nous n'avons qu'à nous féliciter de l'encouragement que nous avons reçu sous ce rapport, mais nous sommes forcés de prier nos "Abonnés" de vouloir bien prendre en considération l'avis que nous donnons dans une de nos colonnes. Ainsi que nous l'avons dit dans notre première adresse en "vers": NOUS N'AVONS POUR SOUTENIR NOTRE FEUILLE NI CAPITAL NI RENTE, bien d'autres journaux, assis sur des bases solides, peuvent attendre qu'il convienne à leurs souscriptions de payer le prix de leur abonnement; il n'en est pas ainsi avec nous. Depuis l'établissement de L'IMPARTIAL, nous avons fait de nombreuses avances et nous sommes obligés d'en faire de nouvelles tous les jours et cela finit par dépasser nos moyens. Nous prions donc de rechef messieurs nos Abonnés, qui n'ont pas encore payé le premier trimestre, de nous faire parvenir le montant de leur souscription pour les premiers six mois.

Si le public daigne continuer à nous encourager, comme il l'a fait jusqu'à présent, nous espérons donner plus d'étendue à notre journal en commençant le deuxième VOLUME.

Nous avons été témoin hier d'une scène faite pour affecter l'être le plus insensible et propre en même tems à suggérer les réflexions les plus sérieuses. Nous espé-

rons qu'on nous pardonnera celles que nous nous hasardons à publier et que nous écrivons sous l'impression des sentimens pénibles que nous a inspirés cet espèce de drame. Nous commencerons par rapporter l'événement.

Hier en traversant de Laprairie, à Montréal, nous fîmes surpris de voir un assez grand concours de monde au tour de plusieurs traîneaux: nous nous en approchâmes et nous vîmes une femme d'un certain âge qui s'efforçait de faire sortir d'une carriole une très-jeune fille, tandis que celle-ci s'en défendait en disant: "maman, laissez-moi avec mon mari," à quoi la mère répondit, "je vous laisserai ensemble, quand la religion aura sanctionné votre mariage; mais maintenant il faut que tu me suives." De l'air le plus touchant, la jeune fille répéta sa supplication, mais sa mère persistait à la ramener à la ville avec elle, malgré l'opposition d'un jeune homme qui se trouvait dans la même carriole que la jeune personne et dont l'unique soin semblait être de la préserver de mauvais traitemens qu'il paraissait redouter pour elle, si elle rentrait à la maison paternelle. Dans ce même instant plusieurs jeunes gens arrivèrent sur le lieu de la scène avec un traîneau à deux chevaux; à l'instant ils enlevèrent la jeune fille et ils prirent ensemble le chemin de Montréal.

Nous ignorons qu'elle aura été la fin de cette aventure. Mais nous pensons bien que les jeunes gens seront unis pour effacer les traces du ridicule mariage qu'ils ont dit-on contracté devant un magistrat ou un ministre des Etats-Unis.

C'est ici le cas de parler de cette infraction aux lois des nations, qui est une vraie inconséquence dans la civilisation. Comment se fait-il que deux jeunes gens, qui refusent de se marier suivant les lois de leur pays, ou qui en sont empêchés par ces mêmes lois, comment se fait-il disons nous, que chez une nation voisine et amie il se trouve des magistrats qui sur leur simple demande, s'empressent à favoriser ces espèces de mariages de contrebande. Depuis quelque tems surtout les ministres et magistrats des frontières rivalisent de zèle avec le forgeron de Gretna-Green pour faire des mariages clandestins. On assure même qu'ils se joignent de ce lien sacré, ils marient à terme, pour 3, 6 ou 12 mois. Nous le demandons de nouveau, cela est-il en harmonie avec la civilisation actuelle? comment se fait-il maintenant qu'une jeune personne de 15 à 16 ans qui paraît bien élevée ait consenti à fuir la maison paternelle, avec un jeune homme qui n'était pas du goût de ses parens? comment surtout a-t-elle pu se résoudre à se marier sans aucune formalité préalable; devant un ministre qui n'est pas de sa religion quand elle aurait dû savoir que le mariage était nul? ces questions doivent faire réfléchir les parens et leur faire prévoir d'avance ce qui peut amener de pareils résultats, tels sont le défaut de surveillance, la trop grande liberté dans les conversations et les promenades tête-à-tête et quelque fois malheureusement l'ignorance ou l'oubli des principes religieux. Nous n'en dirons pas davantage l'exemple que nous venons de rapporter est assez frappant. Si le jeune homme, comme il le paraît ne convenait pas au père et à la mère; il fallait éviter, autant que possible toute liaison entre eux.

L'HIVER tire à sa fin et paraît vouloir, dans son dernier mois de son règne, nous dédommager de l'excessive rigueur avec laquelle il a pesé sur nous dans le commencement. Depuis huit à dix jours, nous jouissons d'une douce température; nous avons même eu plusieurs fois de la pluie, ce qui a gâté considérablement les chemins; en sorte que les communications sont devenues difficiles, dans certains endroits. Tout fait présager que la navigation sera ouverte de bonne heure et que le vingt d'Avril ne se passera pas sans que nous voyions nos majestueux Steamboats sillonner les eaux